

ALAIN JAUBERT

**AU BORD
DE LA MER
VIOLETTE**

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Romans

VAL PARADIS, Gallimard, coll. « L'Infini », 2004 (« Folio » n° 4313).

UNE NUIT À POMPÉI, Gallimard, 2008 (« Folio » n° 5041).

TABLEAUX NOIRS, Gallimard, 2011.

Essais

LE COMMISSARIAT AUX ARCHIVES, Barrault, 1986.

PALETTES, Gallimard, coll. « L'Infini », 1998.

MICHEL FOUCAULT, UNE JOURNÉE PARTICULIÈRE, Aedelsa, 2004.

L'ART PRIS AU MOT, en collaboration avec Henri Scepi, Dominique Moncond'huy et Valérie Lagier, Gallimard, 2007.

LUMIÈRE DE L'IMAGE, Gallimard, 2008 (« Folio » n° 4683).

D'ALICE À FRANKENSTEIN, Lumière de l'image 2, Gallimard, 2011 (« Folio » n° 5284).

Entretiens

DINA VIERNY. HISTOIRE DE MA VIE RACONTÉE À ALAIN JAUBERT, Gallimard, coll. « Témoins de l'art », 2009.

Traductions

Allen Ginsberg, OM..., DOCUMENTS ET ENTRETIENS, Éditions du Seuil, coll. « Tel Quel », 1973.

Edgar Allan Poe, NE PARIEZ JAMAIS VOTRE TÊTE AU DIABLE, ET AUTRES NOUVELLES NON TRADUITES PAR BAUDELAIRE, Gallimard, 1989 (« Folio » n° 2048).

Préfaces

Alexandre Corréard et Jean-Baptiste Savigny, LE NAUFRAGE DE LA MÉDUSE, Gallimard, 2005 (« Folio » n° 4262).

Joseph Conrad, LA LIGNE D'OMBRE, Gallimard, 2010 (« Folio » n° 5046).

PORTRAITS POUR UN SIÈCLE, Gallimard-Roger Viollet, 2011.

AU BORD DE LA MER VIOLETTE

ALAIN JAUBERT

AU BORD DE
LA MER VIOLETTE

roman

nrf

GALLIMARD

*Je dus voyager, distraire les enchantements
assemblés sur mon cerveau. Sur la mer, que
j'aimais comme si elle eut dû le laver d'une
souillure, je voyais se lever la croix consolatrice.
J'avais été damné par l'arc-en-ciel. Le Bonheur
était ma fatalité, mon remords, mon ver : ma vie
serait toujours trop immense pour être dévouée
à la force et à la beauté.*

A. R.

Jeudi 24 juin 1875

Matins d'été où s'élançaient les voiles! Une phrase... Une simple phrase, soudain surgie... Ce n'est pourtant pas le matin, plutôt la fin du jour. Crépuscule interminable, soleil bas qui éclabousse tout, quais, façades, navires, d'une lumière orangée, irréaliste. Et lui, le jeune marin, à nouveau devant le port. Bourdonnement calme des conversations. Bruits mêlés du bassin, des quais et des rues. Verre de rhum, carafe d'eau, petit bouquet, trois roses, journal roulé sur son tuteur de bois, plateau du guéridon. C'est comme s'il n'avait jamais quitté cet endroit. Assis dans le fauteuil de rotin, face aux cabanes des pêcheurs et des clubs nautiques entre lesquelles il aperçoit les navires amarrés, bien serrés, léger roulis à l'unisson, et l'orée d'un taillis touffu de mâts et de haubans, de flèches, d'antennes, de vergues, de drisses vibrantes, de filets séchant, de minces cheminées noires aux éclats d'or. Une tartane manœuvre devant lui sur la partie libre du plan d'eau, trois marins à bord, l'un barre, l'autre relève une défense d'osier, le troisième achève de hisser la voile, un homme resté sur le quai leur fait de grands gestes, l'embarcation pivote lentement, glisse en silence vers l'entrée du port puis disparaît.

Depuis un instant, son attention est attirée par une silhouette insolite, une sorte de vagabond débraillé, plus proche d'un épouvantail à moineaux que d'un véritable être humain, qui marche en boitillant, une canne à la main, et saute, maladroit, au-dessus des aussières tendues, des chaînes rouillées, des anneaux d'acier ou des bollards d'amarrage. Étonnant qu'il choisisse cet itinéraire risqué alors qu'à moins de deux mètres, plus en retrait, la voie est libre. Il s'arrête, contourne les alignements de tonneaux, reprend son chemin, jette un coup d'œil sur les guérites pointues ou les cabanes de bois qui ponctuent le quai, salue de la main un chien errant, revient au ras de l'eau. C'est dans sa mise que le personnage paraît le plus étrange. Un pantalon de toile trop court découvre ses chevilles très minces. Il est pieds nus dans des croquenots dépiautés et crottés. Un paletot rougeâtre usé, percé, sur une chemise blanche ouverte. Un chapeau de paille cache en partie son visage. Par moments, il s'arrête, se penche, attentif, comme s'il comptait les poissons morts, les lièges, les bouteilles, tout ce fatras de débris goudronneux et malodorants qui doit clapoter en contrebas. Il continue à sautiller par-dessus les obstacles dangereux. Puis soudain, se ravisant, il s'assied sans façon sur l'un des gros bollards et reste ainsi, immobile, à contempler le port.

Autour du jeune marin, les terrasses des estaminets découpent l'esplanade du quai, séparées par des caisses de troènes ou de fusains, territoires surveillés jalousement par les garçons. Il observe les visages des consommateurs, les uns pensifs, affalés dans leurs fauteuils, plusieurs lisant les gazettes avec une sorte de fausse attention studieuse, d'autres au contraire bavards, chuchotant, blaguant avec leurs amis, commentant les nouvelles, guettant on ne sait quoi vers les eaux, peut-être l'arrivée d'un fastueux navire oriental, d'un

lourd paquebot écumant et fumant, ou d'une balancelle attardée, peut-être même une trombe, une vague géante, un horrible monstre marin qui viendrait briser la routine du port. Non, à cette heure, les gros navires sont au mouillage, loin d'ici, près des îles, dans l'espérance du prochain matin et des pilotes de l'aube, et les barques de pêche serrées au bout du bassin devant le quai Saint-Jean. Ou bien les hommes attablés, et les rares femmes qui leur tiennent compagnie, attendent-ils seulement que la nuit fraîche vienne, et en cette saison elle semble ne jamais devoir venir, le jour ne jamais pouvoir finir.

Il a choisi une table un peu à l'écart. Calme, aussi absent mais aussi attentif qu'un moine asiatique. Comme chaque soir, il veut profiter seul de ce moment particulier. De la même place, du même siège aussi peut-être. De ce coucher de soleil mou et lent qui devrait même se prolonger longtemps encore, avec ce ciel turquoise tout allumé de traînées mauves ou roses... Il a repris là ses habitudes depuis son débarquement un mois plus tôt. Et il a retrouvé avec bonheur, après des semaines de solitude en mer, les foules, les boutiques, les ruelles aventureuses et les bistrots bavards de la ville. Rien, pense-t-il, ne pourrait le distinguer des autres habitués. Sinon son extrême jeunesse. Les garçons de son âge ne traînent pas aux terrasses des cafés. Ils courent au long des tartanes, occupés aux derniers travaux du soir, ou bien ils sont penchés sur les quais, empilant les paniers vides, bondissant furtifs sur les planches mal arrimées, tirant des cordages pour mieux les démêler et les lover, tout doit être prêt pour le lendemain avant le lever du jour, se chamaillant avec leurs rivaux pour des riens, des niaiseries, des rivalités imbéciles, caracolant autour des rangées de tonneaux posés à même les gros pavés du quai, s'interpellant de leur accent si drôle avec cet art d'inventer chaque soir de nouvelles moqueries, regardant

passer les belles poissonnières cambrées sous leurs couffins d'osier, les sifflant, guettant œillades et sourires, s'inventant des aventures brûlantes d'un soir.

D'autres traits pourraient surprendre, il s'en rend compte avec plaisir. Un visage particulier, presque asiatique, pommettes hautes, yeux légèrement bridés, regard bleu, cheveux longs coupés au ras de la nuque. Et une sorte de gravité qui n'est pas d'ici. Et aussi, bien sûr, l'accent qui étonne les garçons de café, pas un Provençal, même pas un Français du Nord, Parisien ou Breton ou Picard, non, une drôle de nuance que personne sans doute dans cette ville ne saurait identifier. Indéfinissable. Enfin des mains très longues, de pianiste lui disait-on naguère dans son pays natal, un pays qui avait vu naître le plus grand virtuose du clavier, et une discrète élégance qui le différencie encore des autres consommateurs attablés tout autour, bourgeois habillés à la diable, travailleurs du port dans leurs pantalons de grosse toile, officiers et matelots des navires aux uniformes disparates, cinq ou six femmes aux tenues trop voyantes, oisifs de toutes les classes sociales qui acceptent de se mêler et de partager ce mystérieux appel de la fin du jour, et la consommation sans limite des boissons alcoolisées. Sur plusieurs tables, disséminés parmi les verres à absinthe lourds et ventrus, des bouquets de saison, roses, tiges de lavande, branches de romarin.

Le tramway de La Joliette tourne au coin de la rue Cannebière, les deux chevaux, des vieilles rosses, omoplates et côtes saillantes, dérapent un peu sur le pavé glissant, des étincelles sous les fers, les roues grincent horriblement contre les rails, le conducteur a l'air endormi, trois passagers, seulement, eux aussi assoupis. L'attelage passe devant la terrasse et continue vers le bout du quai, son ferrailage décroissant peu à peu. Au bord du bassin, le vagabond semble plongé dans une méditation sans fin...

Matins d'été où s'élançaient les voiles! La phrase l'a surpris au plus profond de sa songerie, jaillie de nulle part, comme une image enfouie appartenant à une enfance lointaine. Dans son pays, dans son enfance, pas de matins d'été, pas de voiles, et même pas de mer! Le froid, la neige, la glace, la guerre, la mort, l'exil. Alors d'où? Un vieux roman oublié? Un poème effacé de sa mémoire? Pourtant, cette phrase n'est ni en polonais ni en russe. Pas même en anglais. Une phrase qui a surgi en français, des termes bien français, matins, été, voiles... Sortie tout droit de son maudit cerveau qui n'arrête pas de fabriquer des mots, des phrases, des dialogues, des histoires, contre son gré, contre sa nonchalance bien affichée, contre sa volonté farouche d'écarter désormais toutes les horreurs de sa mémoire comme les fantaisies baroques de son imagination.

Pourquoi l'été? Pourquoi les voiles? S'élançant de quel rivage, de quel port? Venues de quel passé? Ou même, pourquoi pas, du futur? Quel été? Quelle enfance? Quelle mer? D'où provient donc cette espèce de vers qui n'est même pas un alexandrin correct? Il faudrait ajouter un petit mot à «été», «passés», ou «perdus». Mieux vaut garder l'image telle quelle. Des voiles sur l'horizon bleu, le départ, l'appel du ciel vide et de la mer lisse, l'élan vers l'aventure, l'oubli de tout... Et le matin, mot magique, le matin, promesse d'un jour neuf, d'un renouveau, d'un départ. «Aube» serait peut-être plus poétique. Aube d'été... Oui, l'oubli, l'oubli, c'est ce qui lui importe par-dessus tout. Et cette phrase qui le rejette dans un passé sans doute imaginaire, il n'en veut pas. Elle est pourtant là, insistante comme une ritournelle qui vous vrille la tête, obsédante, sans signification particulière, juste une phrase de rien du tout qui renvoie à un monde inconnu, à une vie rêvée, indistincte, à peine romanesque...

Il savoure l'instant. Jamais, dans les pires moments de froid et de deuil de son enfance, il n'aurait imaginé se trouver

ainsi au bord de la mer grecque, prêt à s'embarquer à son tour pour des aventures que dans sa confiance juvénile il prévoit fastueuses, interminables. Il préfère la terrasse à ces arrière-salles de bistrots enfumées et puant l'absinthe, le savon et la sciure, où il se rend cependant pour y retrouver ses amis qui, plutôt que Konrad, son vrai prénom, l'ont surnommé « Monsieur Georges ». Salles pleines de conspirateurs, préparant des embarquements furtifs, des trafics douteux, des fuites au cœur de tropiques scabreux. La terrasse lui permet d'avoir une vue sur cette machine à rêver qu'est le port bondé de barques et de petits navires, un bassin fermé sur lui-même qui ne veut rien dévoiler de la pleine mer qu'on devine pourtant toute proche. Et, de temps à autre, il prend des notes dans ses carnets, façon de garder le souvenir de journées si bien remplies et aussi de perfectionner son français. Les noms des voiles par exemple, arabe, au tiers, à livarde, à corne, carrée, bermudienne, houari, latine, foc, trinquette, tourmentin, fortune, polacre, cacatois, clin-foc, diabolin, génois, hunier, misaine, perroquet... Bonheur des mots, énigmes chaque fois. À apprendre et à découvrir jour après jour...

Il tend le bras, s'empare du manche de bois, déroule le journal. *Le Sémaphore de Marseille*, le numéro d'aujourd'hui. Il feuillette distraitemment. Dépêches, tribunes et réclames confondues. Un nouveau traitement de la phthisie, des encarts du Crédit Agricole, de la Société Générale, du Crédit Lyonnais, la lutte contre le phylloxera, des inondations à Toulouse où la Garonne a débordé, le gouvernement d'Haïti émet 169 906 obligations de 500 francs. Les objets perdus. Le cours des marchandises aux Bourses de Bordeaux, Le Havre, Anvers, Liverpool, Londres... Farine, blé, coton, pétrole, or, saindoux, sucre, lin, colza... La Bourse de Marseille, comme toujours triomphante... Les annonces des navires attendus,

de ceux qui sont partis le matin même, des propositions d'affrètements pour d'autres bateaux, prêts à appareiller dans les cinq ou six prochaines semaines. Des offres de passages vers la Corse, l'Italie, l'Algérie, Constantinople... La lecture donne le vertige, et pourtant ce n'est qu'un faible reflet de l'activité de cette ville qui ne dort jamais.

Le vagabond, toujours assis au bord de l'eau, est resté figé un long moment. Il se lève brusquement, se tourne vers les façades du quai, marche vers la terrasse. Comme l'autre s'approche, Konrad découvre un tout jeune homme, très grand, à peu près du même âge que lui, le visage enflammé semble rongé par une sorte de lèpre blanchâtre.

— Je peux ? demande l'inconnu en désignant le fauteuil vide à côté de sa table.

Konrad lui fait un signe de la main. L'autre se laisse choir lourdement dans le fauteuil, appuie sa canne contre le guéridon et ferme les yeux une seconde.

— Coup de soleil, en Italie, dit-il simplement.

Il est en effet très rouge mais il reste attirant malgré la pelade blanche et squameuse qui le fait ressembler à un charmant animal en état de mue. Pour l'instant, l'animal, rouvrant les yeux, semble mesurer du regard le chemin qu'il vient de parcourir. Konrad en profite pour observer de plus près le jeune homme. Maigre, élancé, souple, en temps normal il doit être d'une grande beauté. Les yeux d'un bleu pâle presque blanc, nuance qui rappelle la teinte délicate d'anciennes faïences. Il ne peut laisser indifférent ni homme ni femme.

— Pardon ! Je m'invite à votre table, sans façon. Mais je suis un peu fatigué...

— Je vous en prie ! Voulez-vous boire quelque chose ?

— Oui, pourquoi pas ? Que buvez-vous ?

— Un rhum martiniquais.

— Alors, ça m’ira très bien. Vous avez un drôle d’accent !
Étranger ?

— Oui, du Nord. D’un pays lointain dans le Nord...

— Qui s’appelle ?

— En théorie, ça s’appelle la Pologne. Pratiquement, c’est selon les régions, la Russie, la Prusse ou l’Autriche...

— Je vois...

— Et vous ?

— Moi, du Nord aussi, mais moins loin. La frontière, la forêt, les sangliers, l’Ardenne. Ou plutôt « les » Ardennes comme ils disent dans les livres. Le Castrice romain, au bord de la Meuse. Jésuites, carmélites et capucins, tout le gratin catholique y a passé. Des églises et des pâtisseries pour la sortie de la messe du dimanche... le royaume de l’ennui.

La canne du jeune vagabond glisse le long du fauteuil et tombe à terre. Il ne fait aucun geste pour la ramasser. Elle va rester là en travers de l’allée qui s’ouvre entre les tables de la terrasse. Il a posé son chapeau de paille sur un guéridon voisin, il ne semble éprouver aucune gêne dans la vie...

Le soir maintenant commence à descendre sur le port. Le ciel a viré du turquoise au bleu pâle, les traînées roses sont devenues orange, des teintes douces se reflètent sur les eaux et sur les coques des navires, un grand calme s’est installé, les conversations sont plus retenues, on vide les verres, on s’apprête au retour, les jeunes marins des barques ont disparu. Konrad se sent heureux. Il songe à cette aventure étrange qui avait décidé de toute la suite. Sa grand-mère et son oncle avaient voulu le placer à Cracovie dans un pensionnat réservé aux orphelins de l’insurrection polonaise. Auparavant, en guise de vacances et pour renforcer sa santé, ils lui avaient offert un voyage plus au sud en Europe en compagnie de son tuteur, un jeune homme, son aîné de cinq ans,

Adam Marek Pulman, l'étudiant en médecine qui s'était déjà occupé de lui lorsqu'il avait douze ans. Il avait perdu sa mère à huit ans, son père à onze, il n'allait pas bien du tout. Mission secrète de Pulman : dissuader le jeune homme de poursuivre ce rêve absurde de devenir marin. Un marin polonais, avait-on jamais vu pareille folie ! Un pays où les seuls marins étaient les bateliers de la Vistule ! Et encore, bien rares !

Konrad trouvait Pulman un peu trop prévenant, sans cesse soucieux de la santé de son pupille, mais comment ne pas profiter de l'occasion ? Les deux jeunes gens prennent des trains jusqu'à Vienne, remontent le Danube en bateau, visitent Linz puis Munich, s'attardent aux chutes du Rhin, descendent jusqu'à la Lorelei. Un courrier de la famille leur déconseille de rentrer au pays : une épidémie de choléra ravage Cracovie. Eh bien, quelques semaines de plus de vacances, ce sera l'Italie ! Ils reviennent sur leurs pas, traversent le lac de Constance, passent en Suisse, naviguent avec délices sur le lac de Lucerne, filent en voiture puis à cheval vers le Saint-Gothard, s'arrêtent dans un chalet et dînent à la table d'hôte où Konrad, médusé, entend pour la première fois parler anglais par les employés qui creusent le tunnel du Gothard. Des kilomètres de montagne à percer à la dynamite, la nouvelle invention d'un Suédois à demi fou. Ils poussent vers la Via Mala au son des explosions lointaines, se penchent en frissonnant vers les gouffres épouvantables, descendent à cheval les lacets vers le lac Majeur. Courbes austères, pelées et glaciales des hautes Alpes dominées par les pics enneigés.

Au détour des derniers virages, le jeune homme découvre soudain ces terrasses d'orangers et d'oliviers, de pins, de lauriers fleuris et de palmiers, et surtout cet air miraculeux, tiède, parfumé de toutes les senteurs méditerranéennes et qui transforme la riviera des grands lacs en paradis virgilien. Ils sont à Milan, visitent le Dôme. Prennent le train pour Mestre puis le

vapeur pour Venise. Merveille du débarquement, ponts, gondoles, ruelles étroites, *campi* théâtraux où marchent des foules de magnifiques Vénitiens, ils s'installent à l'hôtel, visitent la Piazza et la basilique, rôdent le long des quais, dînent dans une taverne accueillante. Dès le lendemain matin, ils sautent dans le vapeur pour le Lido. Konrad bondit à terre avant même que la navette soit amarrée, il marche à toute allure, il a les cartes du monde en tête, il sait toujours où aller, Adam peine à le suivre, ils parviennent aux abords de l'hôtel des Bains, il court vers la plage, avance le plus loin possible sur le sable. Il s'arrête. La mer pour la première fois ! Il n'est pas déçu. L'horizon marin, vide, gris-bleu, un peu triste, sans limites. Sept ans plus tôt, paraît-il, son oncle Tadeusz l'avait emmené jusqu'à Odessa, il avait sans doute vu la mer, la mer « Noire », misérable diverticule de sa chère Méditerranée. Il n'était alors qu'un enfant, il se rappelait à peine l'épisode. Ou plutôt il ne voulait pas se souvenir de cette première fois, il ne pouvait pas avoir vu la mer en territoire russe ! L'Italie, la nouvelle Italie de Cavour et de Garibaldi, oui ! Avec la France, c'était un vrai pays, et, s'il fallait avoir au moins une patrie, pourquoi pas deux ?

Il se tient sur la plage de sable fin, longtemps, ravi, fouetté par le vent tiède estival. Debout, les bras croisés face à l'immensité, comme le capitaine Nemo sur le pont de son *Nautilus*. Pulman doit le tirer par la manche pour le ramener vers l'embarcadère. Après Venise, il rentre sagement en Pologne, il accepte d'aller à son pensionnat. Il ronge son frein. Il se met à fumer, il se montre très dissipé, il tourne autour des filles. Un an plus tard, il abandonne le lycée. Non, il n'y reviendra jamais ! Ni à l'école ni en Pologne ! Son oncle cède, le laisse partir. Train pour Vienne, puis Zurich où il va rendre visite à un ami de ses parents, encore un émigré. Ensuite Genève et Lyon. Enfin, à Lyon, le PLM ! Un train de nuit bondé l'amène à Marseille, il débarque à l'aube.

Jeudi 24 juin 1875	11
Mardi 10 novembre 1891	115
Mardi 1 ^{er} février 1921	203



Au bord de la mer violette

Alain Jaubert

Cette édition électronique du livre
Au bord de la mer violette de Alain Jaubert
a été réalisée le 09/09/2013 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(EAN : 9782070142781 – Numéro d'édition : 255955).
Code Sodis : N56567 – EAN : 9782072497162.
Numéro d'édition : 255957.